

Francophonie canadienne en Outaouais Les 15 jours de la dramaturgie des régions

Hélène Beauchamp

Number 93 (4), 1999

Festivals

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25790ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beauchamp, H. (1999). Francophonie canadienne en Outaouais : les 15 jours de la dramaturgie des régions. *Jeu*, (93), 111–117.

Francophonie canadienne en Outaouais

Les 15 jours de la dramaturgie des régions

Présenté par le Théâtre français du Centre national des Arts et l'Association des théâtres francophones du Canada, à Ottawa, au Studio du CNA, à la Nouvelle Scène et à la Cour des Arts, du 4 au 19 juin 1999.

Jean-Claude Marcus, conseiller artistique du Théâtre français du CNA, assumait la direction artistique des 15 jours de la dramaturgie des régions qui avaient lieu à Ottawa, « centre géo-théâtral par excellence » selon les communiqués. Il ne s'agissait pas d'un festival à proprement parler mais, selon l'expression de Marcus, d'un « instantané » de la création – musicale, poétique, dramaturgique et théâtrale – francophone canadienne. Et ce fut une belle fête, où se retrouvèrent les artistes de la parole franco-canadienne pour présenter quatorze spectacles de création, dix lectures de texte, une soirée de *Poèmes aux quatre vents* et autant de musiques et de chansons que les fins de soirée pouvaient en offrir¹. L'Association des théâtres francophones du Canada (ATFC)² assurait l'organisation de rencontres, tables rondes et ateliers de travail autour de thématiques variées et avec la participation de personnes-ressources compétentes.

La première semaine a vu la création de la Fondation pour l'avancement du théâtre francophone et l'attribution, par Théâtre Action³, de son prix d'excellence à Robert Bellefeuille pour l'ensemble de son travail et d'une bourse d'écriture à Patrick Leroux.

1. Des spectacles de « fins de soirée » et de leurs artistes musiciens et chanteurs – Ronald Bourgeois, Gérald Laroche, Léonard Constant, Louise Poirier, Marchildon-Schmidt, LeMyre-Thorpe, Pandora Topp, Alain Pomerleau, Denis Richard, Polly-Esther –, je ne commenterai que le *Vox chante Brel* de Vox Théâtre, parce qu'il m'a semblé que les arrangements musicaux contribuaient à « déromantiser » les chansons choisies et parce que les acteurs-chanteurs réinventaient les personnages connus par leur travail corporel et gestuel. Ce tour de chant théâtralisé laisse entrevoir l'intérêt d'un travail vocal jumelé, pour plus d'impact, au travail corporel.

2. Cette association, fondée en 1984, a le mandat de constituer un front commun pour défendre les intérêts et assurer le développement et la promotion des théâtres francophones du Canada, et la mission d'affirmer le rôle et l'importance de l'activité théâtrale régionale dans l'ensemble de la vie culturelle nationale. L'ACTF regroupe douze compagnies de Vancouver à Moncton et publie annuellement l'*Agenda des théâtres francophones du Canada*. Son site : www.franco-culture.ca/theatre

3. Théâtre Action est le regroupement ontarien des compagnies de théâtre, des pigistes professionnels, des troupes communautaires et du théâtre scolaire.

L'ATFC a tenu son Assemblée générale annuelle pendant la deuxième semaine et l'Association canadienne des théâtres de l'Ouest (ACTO)⁴, ses assises. Pour Théâtre Action, l'ATFC et l'ACTO, on sent que les priorités d'intervention sont claires : la création dramaturgique, la formation théâtrale, le développement et le rayonnement des compagnies et de leurs productions, mais aussi la valorisation de l'enracinement et de l'engagement des artistes dans leurs régions.

J'ai eu plusieurs coups de cœur pendant ces 15 jours, certains à cause de spectacles ou de performances d'artistes, d'autres à cause de cette rencontre même, portée par l'énergie des grandes occasions et la présence de ces artistes du Canada francophone qui, depuis vingt, trente ans, livrent une parole différente sur les scènes canadiennes.

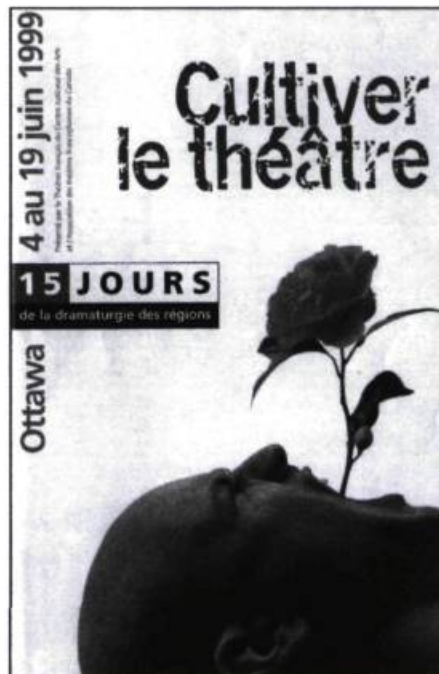
Des lectures

Ce sont les compagnies qui, chaque jour et à tour de rôle, présentaient en lecture des textes dont elles avaient accompagné l'écriture ou dont elles s'apprêtaient à produire le spectacle. L'humour de *la Vache d'Antoine* de Patrick Leroux, léger et « surréalisant », soulignait le genre « petit drame fin de siècle d'un couple urbain de grand standing » emprunté par l'auteur. Le joyeux dialogue de *Rose sur Pierre*, première pièce de Martin-David Peters dont les personnages viennent tout droit de la bande dessinée, a provoqué des rires amusés alors que *Es-tu mort souvent dans ta vie ?* de Glen Charles Landry, qui entraîne l'auditoire dans l'intimité de trois couples et de leurs mensonges, a plutôt ému.

Craie de France Daigle, travaillé à partir d'une proposition scénographique, montre une écriture où les mots sont comme des objets, manipulables avec plaisir dans leurs sonorités et leurs sens. Tout à l'inverse, l'écriture de Manon Beaudoin dans *Une terre bleue* s'apparente au conte fantastique et place ses personnages entre déluge et calcification, entre fluidité et touffeur.

Deux textes pour les jeunes publics se sont révélés d'une grande richesse. *Pacamambo* de Wajdi Mouawad aborde les thèmes de la mort et de l'utopie, à travers l'histoire de Julie, dix ans, et de sa grand-mère. Ce texte dit encore à quel point l'inspiration la plus intense de Mouawad lui vient de son enfance et de sa culture première – où les femmes sont très présentes –, qui sont comme inscrites en lui dans des strates si profondes que les images et les personnages semblent surgir du passé lointain et des mythes. *Pacamambo* parle de migrations et de frontières, mais surtout des odeurs porteuses de mémoire. *Maïta* d'Esther Beauchemin, a été « lu » par les prototypes des marionnettes qui le joueront. Ce texte, où il est question de l'exploitation des enfants,

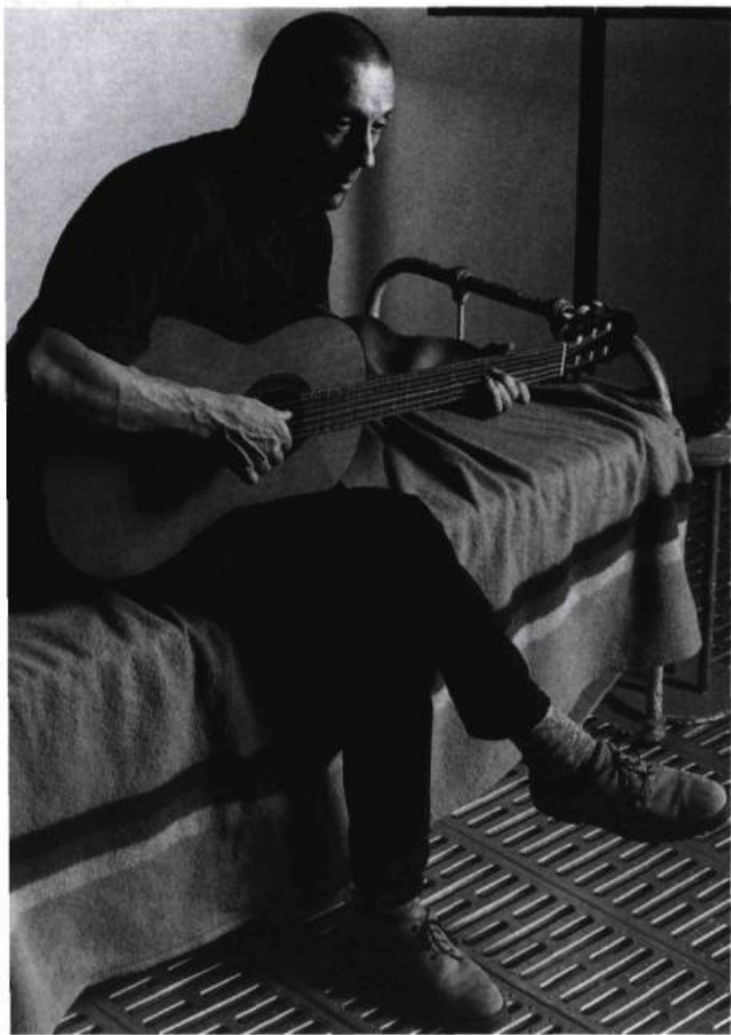
4. Les membres de l'exécutif national de l'ACTF alors élus sont Daniel Cournoyer (Edmonton) président ; Sylvie Dufour (Ottawa), vice-présidente, Alain Jean (Vancouver), secrétaire, Alain Doom (Moncton), trésorier. Le président élu de l'ACTO est Denis Rouleau (Saskatoon).



est riche de multiples couches de sens et s'ouvre sur le monde onirique auquel Maïta accède par la marionnette que son père lui a confiée. La lecture a été l'occasion de jeter un regard sur un processus de cocréation qui donnera lieu à une coproduction par deux compagnies aux esthétiques complémentaires, soit la Vieille 17 et le Théâtre de Sable.

Zoo et jardins du monde de Maude St-Denis procède d'une écriture jeune, marquée par la télévision, le cinéma et la bande dessinée, tant dans son propos (meurtre, enquête policière et procédés journalistiques) que dans sa structure (flashes, retours en arrière, lieux multiples, scènes brèves dont l'unité est dans le récit dramatisé). *Mélanie* de Laurier Gareau, située dans les années 1930, alors que la pratique religieuse est omniprésente, montre des personnages de femmes minées par leurs jalousies réciproques et par la surveillance étroite dont elles sont l'objet. Ces regards sur l'Histoire ouvrent l'écriture dramatique à de nouvelles sources d'inspiration.

Marcel Aymar dans *les Cascadeurs de l'amour*,
Théâtre les Klektiks
(Toronto).



Des spectacles

En soirée, les spectacles étaient d'envergure et correspondaient à divers genres et styles, laissant entendre une écriture parfois rude mais toujours intense, apte à dire l'intimité, à donner la parole aux hommes – pères, fils, frère, amant, chef de clan –, à évoquer les grands espaces, le Nord, mais aussi l'enfermement dans la forêt.

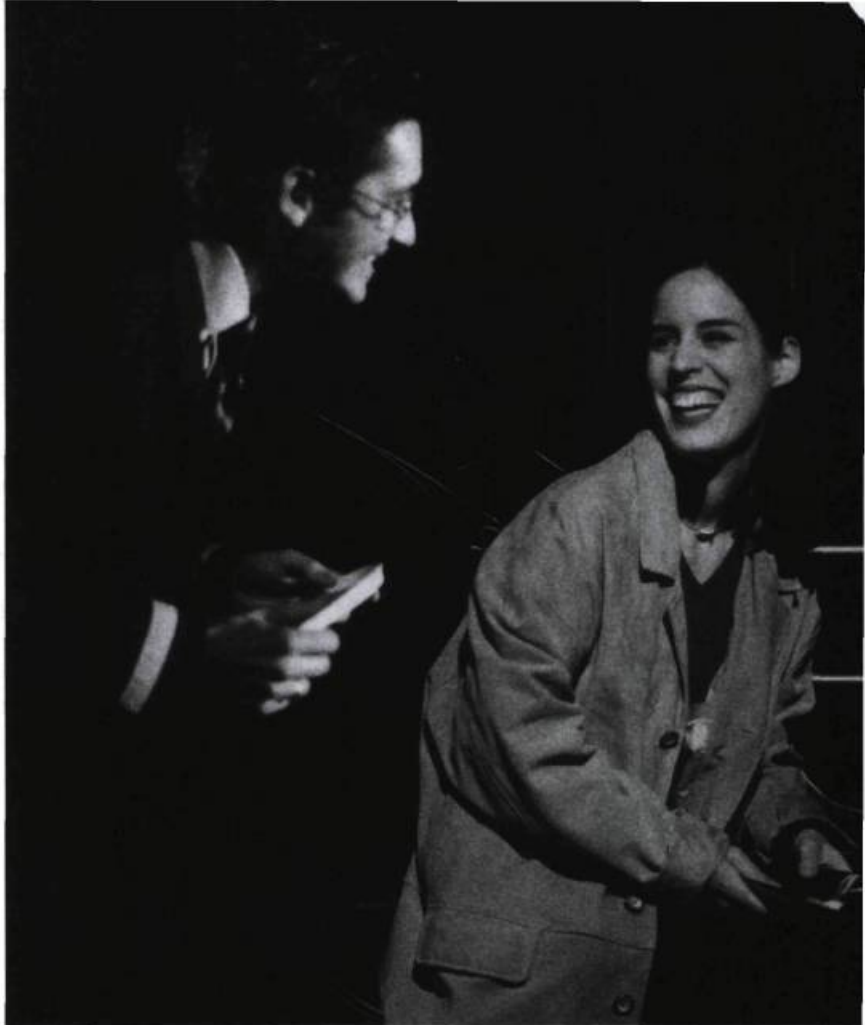
Les Cascadeurs de l'amour, dramatisation/théâtralisation du récit de Patrice Desbiens, ouvrait avec force les 15 jours. Louise Naubert y fait passer à la scène ce drame individuel, mais combien social, dont la narration poétique à la troisième personne donne l'impression d'une vie à distance de soi. Les sensibilités des personnages sont visiblement à vif, irritées encore davantage par la ville, la bière, les autres, soi-même en fin de compte. Le jeu rend visible l'invisible : la ténacité de la Femme, puis son effroi ; le désir de l'Homme, puis son effondrement ; la présence de l'Autre, puis son effacement. Est-ce là une implacable métaphore de la condition des minorités culturelles ? Un spectacle conçu, mis en scène et joué de façon remarquable.

Exils, conception de Robert Bellefeuille, Marcia Babineau et Philippe Soldevila, traite des déplacements, intérieurs et géographiques,

linguistiques et culturels. Au fil d'un voyage en train de Moncton à Montréal, mais aussi sur les ondes d'est en ouest de Radio-Canada, sur l'horizontalité des rails et des histoires de vie, se dresse la question des origines. Une jumelle cherche sa jumelle ; l'âme cherche son enveloppe, son identité. Le spectacle multiplie les questions existentielles sur les adoptions, les demandes d'asile, les pertes répétées de soi, la quête mystique, les départs, l'enracinement. Cette production est par ailleurs d'un comique irrésistible grâce au jeu chaplinesque de Robert Bellefeuille, qui découpe les séquences en autant de plans cinématographiques. Politique, trilingue, dans un décor de portes, de chaises et de micros, *Exils* se situe entre le vaudeville et le burlesque, et nous fait découvrir des comédiens dotés d'un sens assez extraordinaire du *timing*.

Dans un tout autre registre, *les Champs de boue* de Stefan Psenak se présente dans une mise en scène, une scénographie et un jeu d'acteur d'une grande retenue, qui leur confèrent une force théâtrale certaine. Le texte dit l'ambiguïté de l'homme et de la femme face à la sexualité, à la paternité et à la maternité, dans un drame structuré comme une intrigue policière. Un meurtre a été commis : on interroge l'homme, on soupçonne sa femme ; et le dialogue-narration rappelle la mémoire des faits. La Fille, celle qu'on a tuée, a bousculé le fragile ordre intérieur des choses. Mais si l'enquête détermine l'identité du meurtrier, la pièce ne résout pas les ambiguïtés et la mise en scène marque les lignes de force du temps qui rythme le destin.

Cette dramaturgie franco-ontarienne plonge au cœur de réalités intimes dans des théâtralisations qui les universalisent. Le paysage est intérieur et les mots le sculptent. Dans ce contexte, les *Contes sudburois* du Théâtre du Nouvel Ontario nomment le lieu, la ville, les rues qui inspirent les auteurs au quotidien. Nommer est un acte, et les contes nomment Sudbury dans son histoire (Robert Dickson), dans ses mentalités (Brigitte Haentjens), dans son innocence d'antan (Michael Gauthier). Le conte de Jean Marc Dalpé, *Mercy*, est un distillat qui donne à chaque mot sa théâtralité.





Exils, coproduction du Théâtre de la Vieille 17 (Ottawa), du Théâtre de l'Escaouette (Moncton) et du Théâtre Sortie de Secours (Québec). Sur la photo : Robert Bellefeuille, Annie Larochelle et Ginette Chevalier. Photo : François Dufresne.

Robert Marinier, émouvant, suspend le temps au bout de son souffle d'acteur et d'auteur avec son *Golfeur et la Mort*, où un fils quête un ultime dialogue avec son père.

Les 15 jours ont exposé une dramaturgie où les hommes prennent la parole et où l'espace géographique est interrogé. *La Raccourcie* de Jean-Rock Gaudreault a été reçu comme un texte révélateur des tensions entre les générations, mais surtout des choix qui s'imposent à deux hommes plutôt qu'à l'étroit dans leur société correcte. Le dialogue est rude, et les personnages sont en lutte l'un contre l'autre. Il s'agit d'un huis clos provoqué, dans une forêt dense, entre la montagne et la rivière. Exempt de romantisme et de nostalgie, le spectacle touche à cause des enjeux individuels et sociaux qu'il met en lumière.

La mise en scène de Réal Beauchamp, *Des roseaux dans la tempête*, n'a pas réussi à donner au texte suffisamment d'épaisseur pour en relever le sens. Il y avait pourtant sur scène suffisamment d'écrans reliés à une caméra vidéo manipulée sur le vif pour nous faire passer de l'autre côté de l'anecdote.

Quant au *Besson* de Bertrand Dugas et Claire Normand, c'est au jeu de l'acteur qu'il pose les plus grands défis. Le texte demande de plonger en plein vertige identitaire, de jouer l'état limite entre la conscience et la folie, sur une scène imaginaire, dans une chambre toute blanche et fermée au monde, et devant un public imaginé. Les spectateurs ont été touchés par le personnage, un peu moins par le texte dont la situation de base est forte mais la montée dramatique, laborieuse.

Issu de l'Ouest, le vrai, *le Costume* de Raoul Granger était sans doute le plus « classique » des spectacles des 15 jours. Il y a ici un affrontement père-fils à propos du choix d'un métier et d'un mode de vie, affrontement accentué par l'immigration et le choc des cultures. Le fils veut-il reprendre à son compte la boutique de tailleur où son père a transposé les valeurs et les douceurs de son Arménie natale ? Texte et spectacle disaient bien ce questionnement sur un quotidien où les cultures se frottent les unes aux autres tout en évoluant à la très grande vitesse des transformations de leur pays d'adoption.

Les deux spectacles pour enfants des 15 jours étaient de factures tout à fait différentes. *Pépère Goguen, gardien de phare* de Jean Péronnet est un spectacle de marionnettes joué selon une tradition que l'on pourrait associer au guignol. La fable, d'inspiration écologique, est d'un style naïf et le spectacle, qui donne à craindre les (pas trop) mauvais coups des (pas trop) méchants personnages, est tout à fait bon enfant. Ce dimanche-là, comme enveloppée par la musique de Jean-François Mallet, je suis longtemps restée de bonne humeur !



Mentire a aussi cette allure de franche gaieté et de comique bon enfant. Tout en sauts, en courses, en culbutes, ce spectacle est vigoureusement drôle, et le texte de Robert Bellefeuille et Louis-Dominique Lavigne est savoureux à souhait. La scénographie donne du ressort au jeu des comédiens qui habitent pleinement leurs personnages de la commedia dell'arte, dans une mise en scène qui porte l'empreinte et le style de Robert Bellefeuille, y compris dans le prologue choral très réussi qui ouvre le spectacle et lui donne le ton.

Les Champs de boue,
coproduction du Théâtre
du Trillium et du CNA
(Ottawa). Sur la photo :
Lyette Goyette, Luc Thériault
et Marcel Aymar. Photo :
François Dufresne.

Le point de passage de la première à la deuxième semaine des 15 jours fut marqué par la soirée *Poèmes aux quatre vents*, présentée au Salon du CNA. C'est au recueil de Gaten Lapointe, *le Premier Mot*, qu'Alain Doom en a emprunté le sens : paroles pour ne pas mourir, paroles pour dire les paysages intimes et les fragilités, pour écrire la beauté et la difficulté du quotidien. « Créer, crier, et le cœur un instant bat mieux. » (G.L.) Cette soirée, portée par ceux qui ne veulent pas se taire (« Écrire, c'est encore espérer. » (G.L.)), mettait en présence des mots jeunes et vieux, des mots de rupture et de réconciliation. Les poètes sont montés sur scène, les uns en face des autres, les unes à côté des autres, pour multiplier leurs voix, venues de l'Ouest, du Nord et de l'Est canadien.

Les 15 jours se sont terminés dans la fête, comme il se doit, avec la production collective du théâtre ambulant le Cochon Souriant, présentée en partie dehors, sous les étoiles, et en partie sous la tente. Amalgame de textes et de chansons, collage d'images et de références au cinéma, à la peinture, à la chanson française, à la danse contemporaine, aux rythmes cajuns et aux festivals western du Québec, *Si par Al'Zahr vous entendez un O'kolo dans les ciels magnifiques...* entraîne le spectateur dans un tourbillon un peu trop étourdissant d'images et de rythmes. *Laurie ou la vie de galerie*, joyeuse moquerie d'Herménégilde Chiasson, était présenté plus sagement au Studio du CNA, mais avec beaucoup d'allant dans la critique sociale et dans les chansons de Denis Richard.

L'édition 1995 des 15 jours avait réuni des spectacles acadiens, franco-ontariens et manitobains, et il n'était pas certain que l'événement se répéterait⁵. L'édition de 1999 s'est ouverte à toutes les régions canadiennes, y compris celles du Québec, et à l'Afrique francophone par le biais du spectacle malien, *Une hyène à jeun* de Massa Makan Diabaté. Sur les terrasses du CNA, les spectateurs étaient initiés à d'autres formes, à d'autres corps en jeu, à d'autres paroles.

S'agit-il d'une annonce de la nature des choses à venir ? D'un festival de la francophonie internationale en Outaouais ? Les 15 jours de juin 1999 marquaient en quelque sorte l'aboutissement d'au moins quinze années d'investissement du CNA dans des coproductions avec les compagnies du Canada francophone et saluaient le travail inlassable du tisseur de liens qu'est Jean-Claude Marcus. Le CNA pourrait-il bientôt devenir l'hôte d'un festival de la francophonie internationale à l'intérieur duquel la francophonie canadienne aurait sa place ? Quoi qu'il en soit, l'événement de 1999 était des plus vibrants, recouvrant une réalité fascinante : celle de la francophonie canadienne. La suite de l'histoire s'écrira en 2001. ¶



Le Cochon Souriant, théâtre ambulant, est venu clore les 15 jours.
Photo : Manon Rouso.

5. Voir l'article de Joël Beddows, « Les 15 jours de la dramaturgie des régions – L'esprit de rassemblement », dans *Jeu* 77, 1995.4, p. 158-162.